



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne

Ansl 8 (1969), p. 27-46

Claude Cahen

Un récit inédit du vizirat de Dirghām.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

- | | | |
|---|--|--|
| 9782724711523 | <i>Bulletin de liaison de la céramique égyptienne 34</i> | Sylvie Marchand (éd.) |
| 9782724711707 | ????? ?????????? ??????? ??? ? ?????? | Omar Jamal Mohamed Ali, Ali al-Sayyid Abdelatif |
| ?? ?? ?? ??????? ??????? ?? ??????? ??????? ?????????? ???????????? | | |
| ????????? ??????? ??????? ??????? ?? ??? ??????? ??????: | | |
| 9782724711400 | <i>Islam and Fraternity: Impact and Prospects of the Abu Dhabi Declaration</i> | Emmanuel Pisani (éd.), Michel Younès (éd.), Alessandro Ferrari (éd.) |
| 9782724710922 | <i>Athribis X</i> | Sandra Lippert |
| 9782724710939 | <i>Bagawat</i> | Gérard Roquet, Victor Ghica |
| 9782724710960 | <i>Le décret de Saïs</i> | Anne-Sophie von Bomhard |
| 9782724710915 | <i>Tebtynis VII</i> | Nikos Litinas |
| 9782724711257 | <i>Médecine et environnement dans l'Alexandrie médiévale</i> | Jean-Charles Ducène |

UN RÉCIT INÉDIT DU VIZIRAT DE DIRGHĀM

PAR

CLAUDE CAHEN

J'ai indiqué il y a bien longtemps⁽¹⁾ que la Chronique d'Ibn al-Furāt⁽²⁾, pour son histoire des Fātimides au VI/XII^e siècle⁽³⁾, reposait sur des sources en partie perdues, surtout Ibn Tuwayr et, à la fin, Ibn abī Ṭayyī⁽⁴⁾ qui, bien qu'également utilisées par quelques autres historiens⁽⁵⁾, se trouvaient dans l'ensemble plus fidèlement reproduites par le premier. J'espère pouvoir donner enfin bientôt, avec l'aide, de collaborateurs, l'édition générale de toutes les parties pour nous originales de l'histoire de la Syrie d'une part, de l'Egypte d'autre part dans Ibn al-Furāt — elles sont nettement distinguées dans le texte et reposent sur des sources presque complètement différentes — pour les deux premiers tiers du siècle considéré⁽⁶⁾. En même temps est préparée par une de mes étudiantes l'édition de la partie correspondante, récemment retrouvée⁽⁷⁾, de l'Histoire des Fātimides de Maqrīzī, qui est en quelque mesure

⁽¹⁾ *Quelques chroniques anciennes relatives aux derniers Fatimides*, dans *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale* XXXVII/1937.

⁽²⁾ Sur celle-ci voir encore, provisoirement ma note dans les *Comptes-Rendus des Séances de l'Académie des Inscriptions*, 1935.

⁽³⁾ La partie de la Chronique d'Ibn al-Furāt consacrée au V/XI^e s. n'a peut-être jamais été composée.

⁽⁴⁾ Sur ces auteurs voir, outre l'article cité n. 1, mon livre *La Syrie du Nord à l'époque des Croisades*, 1940, Introduction, p. 55-56.

⁽⁵⁾ Assez curieusement uniquement, en ce qui concerne Ibn Tuwayr, les historiens tardifs d'époque circassienne, Maqrīzī, Ibn Taghribardī et déjà un peu, avant eux, Ibn Khaldūn.

⁽⁶⁾ L'Histoire d'Ibn al-Furāt ne nous est

dans l'ensemble parvenue que par la série unique des manuscrits autographes dont la majorité se trouve à la Bibliothèque de Vienne. Le volume commençant à l'an 563 vient d'être publié par Hasan Muḥammad al-Shammās, Baṣra 1386/1967 ; les volumes conservés d'époque mameluke, plus éloignés de notre objet présent, l'avaient été plus anciennement par Qustantin Zurayk et des collaborateurs.

⁽⁷⁾ Bien que signalée par moi en appendice à l'article cité n. 1, elle est restée inconnue du regretté Djamāl al-dīn al-Shayyāl lorsqu'il a donné sa réédition de la partie, jusqu'alors seule connue, qui traite des premiers Fatimides ; il l'a connue par la suite, et, ces dernières années, on a commencé à la citer (voir par exemple H. R. IDRIS, dans *Arabica* XII/1965, 3).

apparentée à celle d'Ibn al-Furāt. Je donne aujourd'hui un passage particulier, emprunté par Ibn al-Furāt à un opuscule qu'il cite uniquement en cet endroit, et qui par conséquent peut être détaché du reste. Il se peut que l'opuscule en question ne soit pas resté inconnu de quelques autres compilateurs, mais la chose est douteuse, et, de toute façon, là seulement il paraît avoir été transcrit de façon à peu près complète⁽¹⁾. S'il ne révolutionne pas l'histoire, et si le préambule en est peu important, ce qui s'y rapporte au vizirat de Dirghām entre dans des détails particuliers et porte l'incontestable cachet du directement vécu. Peut-être trouvera-t-on qu'il ne s'agit pas à proprement parler du Caire en ces pages ; du moins les choses se passent-elles au Caire, et il m'a été impossible, dans le temps dont je disposais, de trouver à faire mieux pour ne pas être absent de ce Millénaire. Puissent les Cairote présents et passés me savoir gré au moins de l'intention

Je rappelle les événements. La dynastie fatimide, malgré son origine étrangère à l'Egypte et le caractère de la doctrine ismaïlienne qu'elle professait mais n'avait jamais pu faire adopter à la population, avait eu son siècle de gloire, et avait pour la première fois depuis l'incorporation du pays à l'Empire d'Alexandre permis à l'Egypte de faire vraiment figure de puissance pour elle-même. Cependant le milieu du v^e/xi^e siècle avait marqué pour elle le début d'un déclin qui avait été retardé par le savoir-faire et l'énergie du vizir Badr al-Djamālī et de ses premiers successeurs et, sur le plan extérieur, paradoxalement, par la fondation des Etats des Croisés qui s'étaient interposés entre l'Egypte et les dynamiques Etats turcs postseldjuquides de la proche Asie musulmane. Au milieu du vi^e/xi^e siècle, cependant, l'anarchie était maîtresse de nouveau du pays, les vizirs défaisaient les vizirs, les Francs et les Zenghides de Syrie regardaient avec un œil d'envie le riche pays qui paraissait pouvoir être si facilement la proie de celui qui aurait l'audace de le conquérir. Le dernier vizir à avoir eu force et prestige, au nom de Califes pratiquement inexistants, Ṭalāī b. Ruzzīk, mourait assassiné peu après l'avènement d'al-Ādīd, le Calife qui devait être le dernier représentant de la dynastie⁽²⁾. Au fils de Ṭalāī, al-Ādīl, s'opposa le

⁽¹⁾ Maqrīzī, directement ou non, paraît le résumer dans ses *Khītat* II, 12-13 et il est possible (v. *Quelques chroniques anciennes . . .*, BIFAO XXXVII, p. 15 et p. 16 n. 1) qu'il ait été connu d'Ibn Muyassar (partie perdue).

⁽²⁾ Le récit d'Ibn abī Ṭayyī est depuis

longtemps connu par les citations qu'en fait Abū Shāma ; mais les emprunts d'Ibn al-Furāt sont de temps en temps plus complets. Le récit d'Ibn Tuwayr est, moins complètement que dans Ibn al-Furāt, dans Ibn Taghrībādī et par fragments dans Maqrīzī.

gouverneur de Haute-Egypte, Shāwar, qui prit le pouvoir en 558/1163 ; mais pour se le faire arracher au bout de quelques mois par un de ses propres officiers, ancien client d'al-Ādil, Dirghām. Comme l'on sait, Shāwar cependant, au lieu de mourir assassiné lui aussi, s'enfuit en Syrie auprès du puissant Zenghide Nūr ad-dīn⁽¹⁾, qui envoya son lieutenant kurde Shirkūh (l'oncle de Ṣalāḥ al-dīn) replacer le vizir déchu sur son siège. Tel fut le début des interventions étrangères qui devaient rapidement amener la chute des Fatimides et le retour de l'Egypte au sein de la famille musulmane sunnite. Et c'est au milieu de ces faits que nous place le récit qu'on va lire maintenant.

Il se situe en 559, bien que le début, rétrospectivement, concerne l'année antérieure. En 557 et 558 Ibn al-Furāt a raconté la chute de Ṭalārī, puis de son fils al-Ādil Ruzzik, le vizirat de Shāwar et celui de Dirghām, essentiellement en mêlant une version, ici anonyme mais presque sûrement due à Ibn Ṭuwayr, et celle que la comparaison avec notre texte d'Abū Shāma prouve être d'Ibn abī Ṭayyī; il donne aussi quelques variantes localisées provenant d'Ibn al-Athīr, d'Ibn Khallikān (qui les tire de Djamāl al-dīn Ibn Zāfir al-Azdī, conservé mais inédit), et de Shāfi' b. 'Alī (qui les tire d'al-Makīn b. al-Āmīd, lequel lui-même les doit au *Ta'rikh Ṣalīḥi d'Ibn Wāṣil*)⁽²⁾. Puis, à l'année 559, Ibn al-Furāt donne de l'expédition de Shāwar et Shirkūh en Egypte le récit dû à Ibn abī Ṭayyī que nous pouvons lire aussi bien chez Abū Shāma⁽³⁾. C'est à ce moment qu'alors il introduit ce qui suit (je respecte le style et l'orthographe à l'exception de quelques hamza trop déroutants). « J'ai vu dans un volume élégant que son auteur a appelé *Nouvelles d'Egypte : discordes et guerres intervenues entre rois et Califes depuis le temps d'al-Āmir jusqu'à celui de Shirkūh*, volume dont l'auteur est inconnu, ce qui suit, que j'ai transcrit :

Al-Ṣalīḥ b. Ruzzik, vizir d'Egypte, avait convenu avec les Francs de leur faire porter annuellement un tribut de trente-trois mille dinars prélevés sur des recettes nouvelles,

⁽¹⁾ Voir maintenant sur l'ensemble du règne de celui-ci l'ouvrage de N. Elisséeff, 3 vols. Damas 1967 ; sur Dirghām, l'article de M. CANARD dans *Encycl. de l'Islam*.

⁽²⁾ Sur ces auteurs, en dehors de l'article cité p. 27 n. 1, voir l'introduction à mon édition de la section ayyubide de l'histoire d'Ibn al-Āmīd, dans le *Bulletin d'Etudes Orientales*

(Damas), XV/1956-57, avec la note de correction dans *Arabica* VI/1959, p. 198 ; sur le *Ta'rikh Ṣalīḥi*, ma *Syrie du Nord à l'époque des Croisades*, 1940, p. 69.

⁽³⁾ *Kitāb al-Raudataän*, éd. Muh. Hilmi, p. 419-420 (ancienne éd. Caire 1287, I, 166).

les gouvernements des émirs, etc.⁽¹⁾. Après sa mort et le vizirat de son fils, quand Shāwar chassa ce dernier du vizirat et s'en empara, il fit emporter plus de cinq cent mille dinars de la fortune de Ṭalāī et de son fils, et il en revint à ses enfants Tayy, al-Kāmil (et al-Ṭārī) une fortune considérable en espèces, bêtes, et armes ; al-Ṭārī avait la situation et la fortune les plus élevées ; il leur revint des richesses dans leurs gouvernements comme nul n'en avait eu avant eux. Tout ce que Shāwar avait acquis au temps de son gouvernement, il n'en avait pas laissé chez lui un dirham, mais avait tout mis en dépôt chez les Arabes, il jugeait leurs affaires et gérait leurs biens, et les Arabes s'étaient enrichis à tel point qu'on disait d'eux qu'ils mesuraient leurs biens au bol *qadī* et racontait de l'un qu'il était un homme d'un bol, un autre de deux, etc. Pendant son vizirat les Arabes ne quittaient pas Bāb al-Futūh et Bāb al-Naṣr⁽²⁾. Shāwar nomma un de ses frères au commandement de la Gharbiya, un autre à celui de la Sharqiya⁽³⁾, le pouvoir lui fut fermement acquis, et le monde fut à ses pieds ; alors les Arabes mirent la main sur les récoltes du Ḥauf, les pillèrent et portèrent atteinte aux concessionnaires d'*iqṭās*, sans que Shāwar leur manifestât aucune réprobation, parce qu'il avait l'idée de faire d'eux son soutien et son renfort, comme avait fait le vizir Rūḍwān, dont Shāwar était un émir et respectait le mode d'action⁽⁴⁾. Quant aux Francs, ils envoyèrent à plusieurs reprises demander le renouvellement du tribut usuel⁽⁵⁾.

En ramadhan 558, huit mois après le début de son vizirat, Shāwar fut excité par son fils Tayy contre al-Ādil Ruzzik, des craintes ayant pénétré dans leur cœur ; ils s'imaginèrent que Ruzzik avait limé ses chaînes, et voulait fuir, parce que son frère avait lancé cette calomnie ; alors Tayy entra chez al-Ādil, et le tua⁽⁶⁾. Puis Shāwar

⁽¹⁾ Sur ce tribut, voir Guillaume de Tyr, dans *Recueil des Historiens des Croisades*, 890, et Michel le Syrien, traduction Chabot, III, 317, pour qui le montant aurait été de 160.000 dinars.

⁽²⁾ Deux portes du Caire au contact des territoires du nord-est.

⁽³⁾ Secteurs occidentaux et orientaux de la Basse Egypte.

⁽⁴⁾ Toutes les sources s'accordent sur ce caractère du vizirat de Shāwar, et, avant lui, de celui de Rūḍwān. Le parti « arabe » avait supplanté le parti « arménien » prépondérant

au début du siècle, mais avait dû aussi céder la place par moments à des vizirs plus neutres, tels les Banū Ruzzik, appuyés en partie sur des éléments kurdes, sur la bureaucratie califale, et peut-être sur les troupes noires, attachées au régime mais non à un parti indigène.

⁽⁵⁾ Voir note 1 ci-dessus.

⁽⁶⁾ Ibn al-Furāt a déjà rapporté, plus haut en détail le meurtre d'al-Ādil Ruzzik, suivant surtout la version que nous trouvons par ailleurs dans Abu Shāma d'après Ibn 'Abī Tayyī.

se mit à avoir peur de Dirghām frère de Mulham, le Maître de sa Porte. La méfiance qu'ils se manifestaient en vint au point que Shāwar fit jurer à Dirghām de ne pas le trahir et de ne participer à rien contre lui. Il projetait de le faire arrêter, si bien que Dirghām, après avoir passé la nuit au Palais du Gouvernement, au matin gagna sa résidence, rassembla ses *ghulām*, et fit appeler Ibn Shāhinshāh, Asad al-Ghāwī, et 'Aīn al-Zamān, qui était arrivé du Ḥidjdjāz après le meurtre de Ṭalāī', ainsi qu'al-Khalwāṣ (?), avec leurs hommes et les pages d'al-Barqiya, ce qui composa une grosse armée au milieu de laquelle était Dirghām. Alors Shāwar se fit des idées et se persuada sans aucun doute qu'on venait l'arrêter, si bien que, sans attendre confirmation, il quitta Le Caire par Bāb al-Ñaṣr, comme s'il y était prêt, suivi de ses deux fils al-Kāmil et al-Tārī, et en emportant le plus possible de sa fortune. Son fils al-Kāmil Ṭayy fut tué entre les deux châteaux, où sa dépouille resta deux jours à terre ; de même furent tués le neveu de Shāwar, et un certain Ḥassān qui occupait auprès de ce dernier une place analogue à celle d'un fils. On pilla la maison de Shāwar et celles de ses enfants et de ses gendres, il disparut du pouvoir comme s'il n'y avait jamais été, et tout ce qu'ils avaient pris des biens des Ruzzik disparut. Quant à Shāwar il atteignit les districts d'al-Nāqūsiya⁽¹⁾, et séjourna chez les Banū Manṭūr et autres, sans que Dirghām le fit poursuivre. Son vizirat avait duré neuf mois⁽²⁾.

Dirghām devint donc vizir, et reçut les vêtements d'honneur, et les bases de son pouvoir furent affermies. La première chose qu'il apprit fut une attaque des Francs, qui avaient atteint al-Sadid⁽³⁾. Il envoya contre eux son frère Humām, qui était valeureux, Humām alla les affronter, et les mit en fuite en leur tuant beaucoup de monde. Les maudits assaillirent alors Bilbaïs, emportèrent une partie des remparts, mais furent rejetés par Humām, assisté des Banu Kināna⁽⁴⁾. L'armée, dans sa majeure partie, gagna le Ḥauf, parce que les Arabes sillonnaient l'espace entre elle et Le Caire et tuaient tous ceux sur lesquels ils mettaient la main en disant que c'étaient des fuyards, et s'emparaient de tous leurs bagages. Mais ceux qui gagnèrent le Ḥauf furent encore plus maltraités par les paysans du pays que les autres par les Arabes, il y eut un grand nombre de tués, et tout cela fit que l'armée revint épuisée. Les Francs cependant étaient repartis pour la Syrie : Shāwar était entre Le Caire et Bilbaïs,

⁽¹⁾ M'est inconnue.

même *supra* 169 r°.

⁽²⁾ Sur la chute de Shāwar, voir l'article *Dirghām* de l'*Encyclopédie de l'Islam*, 2^e édition, avec la bibliographie, et Ibn al-Furāt lui-

⁽³⁾ Localité inconnue.

⁽⁴⁾ Tribu arabe partiellement émigrée en Egypte.

à l'est de la première avec ses partisans arabes, n'ayant rallié ni l'armée ni les Francs, il était plutôt avec les Musulmans et les aidait ; toutefois les Francs avaient entendu dire que le Sultan était entre eux et Le Caire, et c'est pourquoi ils quittèrent Bilbaïs et rentrèrent en Syrie en emmenant leurs prisonniers, parmi lesquels un des plus grands émirs du régime, al-Qaṭūrī⁽¹⁾.

Lorsque Humām, frère de Dirghām, revint au Caire, il régna entre eux une concorde si parfaite qu'on les eût dits associés au vizirat : chacun faisait des diplômes, accordait des concessions, des faveurs, etc., et ce que l'un faisait l'autre lui donnait force exécutoire. Dirghām d'ailleurs ne recueillit de son vizirat aucun bénéfice, car le trésor des vizirs avait été dilapidé, détruit, volé, et tout ce qu'il recevait il le dissipait, en faisait des dons et des faveurs et n'en thésaurisait rien, mais cherchait à se concilier par ce moyen les émirs, car il n'avait pas aspiré au vizirat, et tâchait par tous les moyens de gagner les coeurs. Il avait donné à al-Murtafi' al-Khalwāṣ le gouvernement de la place d'Alexandrie, malgré l'aversion qu'il avait pour lui et ses compagnons, Ibn Shāhinshāh, le plus important, 'Ain al-Zamān, Asad al-Ghāwī, Ibn al-Zubd et autres⁽²⁾. On dit que Dirghām apposa des gens pour assaillir al-Khalwāṣ à Alexandrie, et que celui-ci maîtrisa les émissaires du vizir et les contraignit à avouer leur mission. Chacun de ces émirs avait l'idée qu'il était plus digne du vizirat que Dirghām, car celui-ci était le moindre d'entre eux et ne jouissait pas de la même réputation qu'eux. Murtafi' al-Khalwāṣ trouva bon de grouper ses *ghulām* et ses partisans des tribus. Il était sûr de la population d'Alexandrie, depuis ce qui s'était passé entre eux et un de leurs gouverneurs du nom d'Ibn al-Hādjib, qu'ils avaient renversé en tuant ses esclaves et son secrétaire et en pillant sa résidence et tous ses biens, en raison de son gouvernement oppressif⁽³⁾. Murtafi' al-Khalwāṣ se mit donc en campagne à partir d'Alexandrie. La nouvelle en parvint à Dirghām qui sans mot dire fit arrêter Asad al-Ghāwī, Ibn Shāhinshāh et (Ibn) 'Ain al-Zamān, puis envoya son frère Humām combattre

⁽¹⁾ Les Histoires traditionnelles des Croisades (GROUSSET, II, 448) ne connaissent d'autres sources sur ces faits que Guillaume de Tyr 890 et une lettre d'Amaury de Jérusalem à Louis VII de France. Il en est question cependant, outre le présent récit, également dans *al-Duwal al-Munqati'a* inédites d'Ibn Zāfir al-Azdī. Il est curieux que ni l'un ni l'autre des deux auteurs musulmans ne fasse

allusion à l'ouverture partielle des digues invoquée du côté chrétien comme cause du départ de l'armée franque.

⁽²⁾ Ces émirs (voir déjà *supra*) et leur meurtre sont déjà cités dans Ibn al-Furāt 169 v° ; cf. Ibn abī Tayyī dans Abū Shāma, éd. ancienne p. 165.

⁽³⁾ Je n'ai pu repérer de quels faits il s'agit.

Murtafi' al-Khalwāṣ. Après le départ de l'armée Dirghām brutalement mit à mort les trois émirs et jeta leurs dépouilles à la rue. Au matin les gens les virent, et en répandirent la nouvelle, qui atteignit Murtafi' al-Khalwāṣ. Celui-ci en perdit toute assurance, car il n'avait conçu aucun doute sur les promesses de victoire que tout le monde lui avait faites avant son départ d'Alexandrie ; mais, par ses exécutions, Dirghām l'avait devancé, et, avant même l'arrivée de l'armée et de Humām à al-Bahīra et al-Ta'diya⁽¹⁾, tous les émirs de Murtafi', à la nouvelle des exécutions et de l'approche de l'armée, s'étaient dispersés. Alors les Arabes, voyant que Murtafi' ne gardait plus qu'une petite troupe, se tournèrent contre lui, et des Banū Sanbas le firent prisonnier et l'amenèrent à l'émir Humām qui de son côté avait pris des hommes de l'armée rebelle, dont Ibn al-Zubd. Et Humām ramena son armée, victorieux, avec al-Khalwāṣ prisonnier. Lorsqu'il arriva au Caire, Dirghām en conçut une grande joie, et, allant en hâte se faire remettre le prisonnier, sur le champ le fit attacher en dehors de Bāb Zuwaīla⁽²⁾ et le fit crucifier. Et Dirghām resta vizir avec ses frères, comme nous l'avons dit⁽³⁾.

Cependant les Francs firent demander la reprise du tribut antérieurement convenu ; Dirghām faisait traîner l'affaire, disant tantôt qu'il n'avait de ressource que le sabre et ne traiterait pas, tantôt qu'il traiterait lorsqu'il aurait reçu les pigeons envoyés de Bilbaïs par son frère Ḥusām, gouverneur d'Ashmunaïn⁽⁴⁾. Ce Ḥusām avait traité injustement le peuple avant le vizirat de Dirghām, et avait encore empiré depuis — ses frères là-dessus valaient mieux que lui —⁽⁵⁾. Mais lorsque le vizir eut lu le message attaché au collier des pigeons, il trouva que le contenu en était l'annonce de l'approche de Shāwar et de Shirkūh le Turc⁽⁶⁾, arrivés à al-Karāim⁽⁷⁾ à la tête d'une grosse armée turque. Dirghām en fut très troublé, et se prépara à envoyer l'armée (contre l'ennemi). Le 29 djumādā I^{er} 559 au matin la nouvelle se répandit, et les gens, inquiets, se succédaient, errant de place en place à leur habitude,

⁽¹⁾ La Bahīra est la province à l'est d'Alexandrie ; je ne connais pas al-Ta'diya.

⁽²⁾ Porte centrale de la muraille est du Caire.

⁽³⁾ Sur ces faits voir aussi Ibn al-Furāt lui-même ans 557-558 et Abū Shāma cité *supra* p. 29 n. 3.

⁽⁴⁾ Grosse localité de moyenne Egypte (sans rapport avec Bilbaïs), mais il s'agit peut-être d'Ashmūn, au nord du Caire.

⁽⁵⁾ Ibn al-Furāt confirme cette réputation d'après une autre source (Ibn Tuwayr?) en 558, 163 v°.

⁽⁶⁾ Shirkūh, comme son neveu Saladin, était kurde, mais commandait une armée en grande partie turque, et, globalement, les Egyptiens les considéraient souvent comme «ghuzz» (=Turcomans, terme péjoratif) ou turcs.

⁽⁷⁾ M'est inconnu.

s'approvisionnant en eau douce (?), en vivres et en bois, saisis de peur. Le 1^{er} djumādā second, l'émir Humām se mit en route à la tête d'une armée de quelque six mille cavaliers, dont la plupart avaient des chevaux marqués et des cuirasses de prix, et des armes qu'aucun empire n'eût pu égaler. Et, à voir cette armée ardente, son départ au cœur délié avec l'espérance au large, bref une armée telle qu'on en avait jamais vu, tout le monde la crut déjà victorieuse. La bataille eut lieu le mardi 4. On entendit un Turc de l'armée syrienne dire : « Par Dieu, nous avons désespéré de la vie en voyant cette armée nombreuse de gens montés quand nous étions à pied, équipés quand nous étions nus, reposés quand nous étions fourbus, affamés, assoiffés. La plupart d'entre nous, au jour de la halte, avions notre cheval mort, notre bête de somme morte, les pieds gonflés, nous étions dans une situation critique, et nous accusions Shāwar, lui disant : « Quoi ? Tu nous dis que ton Sultan t'a appelé à l'aide, que l'armée d'Egypte ne te combattrait pas, qu'elle est contente de toi et de ta venue : et tu nous jettes dans cette épreuve ? ». Mais lui : « Ayez confiance : la victoire est en Dieu ». Et il en fut ainsi. Lorsqu'ils s'avancèrent sur nous, nous montâmes sur une hauteur, et nous fûmes sur le point, en raison de leur multitude, de subir une grande défaite » ⁽¹⁾.

Lorsque la bataille s'engagea, les émirs Nāṣir al-dīn Humām et Fakhr al-dīn Ḥusām, frères de Dirghām, chargèrent l'armée de Shirkūh et Shāwar. Mais l'émir Humām, atteint d'une flèche, s'écarta et chercha autour de lui quelqu'un de son armée ; il ne trouva personne, car les Arabes, qui occupaient son aile gauche, sous les flèches s'étaient enfuis, et toute l'armée avait suivi, refluant dans Bilbaïs par la Porte de Syrie, avec les Turcs sur les talons, qui ramassaient des tas de prisonniers et prirent tous les bagages, les chevaux, les armes, les engins et les munitions de l'armée égyptienne. Seul échappa l'émir Humām, qui arriva au Caire à l'aube du mercredi 5, blessé, les flèches non extraites, à moitié étranglé par l'une. Quant à son frère Fakhr al-dīn Ḥusām, il se cacha à Bilbaïs dans un endroit qu'indiqua un Kinānite en vengeance du mal qu'il avait fait aux siens — châtiment du mal — il fut pris, tué, et porté à Shāwar ⁽²⁾.

Après quoi Shāwar et Shirkūh se remirent en marche et parvinrent devant Le Caire par le faubourg du Tādj au matin du jeudi 6. Shāwar avait envoyé des

⁽¹⁾ Réflexion semblable, dans la bouche de Shirkūh, dans Ibn abī Ṭayyī.

⁽²⁾ Sur cette bataille voir Ibn al-Furāt lui-même antérieurement et Abu Shāma 166.

Turcs à Muniat al-Shaïrah⁽¹⁾ pour protéger contre toute surprise les soldats qui s'y trouvaient, sans faire de mal; l'armée se répandit dans les propriétés et dans al-Muniat pour y chercher de quoi manger et nourrir ses chevaux. Dirghām avait adressé des messages à toutes les provinces en leur annonçant ce qui se passait, et tout le monde avait des Turcs une peur terrible, et disait : « Ce sont des étrangers dont nous devons craindre qu'il arrive des événements inouïs, nul ne peut trouver à s'accommoder de leur tempérament». Quand Shāwar arriva avec les troupes qui l'accompagnaient et campa à al-Kharqāniya⁽²⁾ et environs, Dirghām rassembla tous les soldats à pied, les Rihāniya, les Djuyūshiya⁽³⁾, etc. au-dedans du Caire; puis Shāwar campa à al-Tādj⁽⁴⁾, dans la banlieue du Caire, et resta quelques jours à faire reposer ses hommes; mais ils étaient déjà tous reposés, avec les bêtes, engins et armes ramassés dans la bataille de Bilbaïs, qui les avait enrichis et gonflés d'espoir. Alors Shāwar les réunit et leur fit prêter serment de ne pas le trahir ni le livrer ni fuir autrement que sur son ordre, et de l'appuyer et le secourir. Pendant ce temps ses éclaireurs arabes ne cessaient de harceler les troupes de Dirghām du côté d'al-Tabbāla⁽⁵⁾. Pourtant, à voir la cavalerie d'avant-garde, les gens d'al-Muniat pensèrent que l'armée du Caire était forte et tenait la victoire, ils se détachèrent de Shāwar et tuèrent les Turcs: alors Shāwar la fit mettre à sac, et la population subit un châtiment exemplaire. Cependant Shāwar continuait de faire harceler des corps de troupes de Dirghām par ses Arabes du côté d'al-Tabbāla; l'armée (du Caire) sortait alors, mais ne dépassait pas Kūm al-Fuṣūl⁽⁶⁾. Ensuite Shāwar avança vers Le Caire par le côté d'al-Maqsam (?)⁽⁷⁾, l'armée de Dirghām l'attaqua, et, d'une seule charge, lui infligea une sérieuse défaite. Alors Dirghām rempli de joie fit venir le Grand Cadi et lui dit d'apporter tout l'argent qu'il avait en dépôt. « Mais, Maître, dit le Cadi, c'est l'argent des orphelins, comment le prendre? — La situation, dit Dirghām, est trop grave pour s'arrêter à cela. « Et le cadi s'exécuta. Mais lorsque les gens virent Dirghām prendre l'argent des orphelins, ils comprirent toute sa faiblesse, et se

⁽¹⁾ Peut-être Munyat al-Siradj, à deux milles du Caire au bord du Nil sur la route de Qalyūb.

⁽²⁾ M'est inconnue.

⁽³⁾ Corps de troupes dont je ne peux préciser les caractéristiques; les Djuyūshiya remontent vraisemblablement à l'amir al-djuyūsh Badr al-Djamali, peut-être en rapport avec son « *wakf djuyūshi* ».

⁽⁴⁾ Faubourg nord du Caire.

⁽⁵⁾ Quartier au nord du Caire.

⁽⁶⁾ M'est inconnu.

⁽⁷⁾ Maqrīzī lit ou interprète al-Maqṣ, quartier bien connu au nord-ouest du Caire, près du Nil; mais sur al-Maqṣam voir *Khīṭāt* I, 123.

rendirent compte qu'il était perdu, pour une série de raisons, d'abord cette prise des biens des orphelins, puis le meurtre d'innocents, enfin la parole violée. Là-dessus Shāwar se replia sur Barkat al-Habash⁽¹⁾, alla à la mosquée de Sa'd al-Daula⁽²⁾, puis gagna al-Raṣad et ses environs⁽³⁾, et occupa Miṣr, où il séjourna quelques jours, sans que Dirghām et les siens eussent aucun moyen de l'en repousser. Shāwar rassurait les habitants et empêchait les Turcs de les maltrai ter, tandis que Dirghām et son armée menaçaient de brûler Miṣr s'ils triomphaient, parce qu'ils disaient que les habitants avaient aidé Shāwar à pénétrer dans la ville, l'avaient reconnu (comme leur maître) et conseiller ; à quoi les gens de Miṣr répondraient que c'étaient les gens de Dirghām qui avaient les armes, le Califat, le Sultanat, et que s'ils avaient empêché Shāwar d'avancer il ne serait pas entré à Miṣr, et que c'était leur faiblesse qui avait fait Shāwar maître du pays ; et d'implorer Allāh de trouver suffisantes leurs souffrances. Au bout de quelques jours Shāwar gagna al-Lūq⁽⁴⁾, harcela la cavalerie de Dirghām, trouva désertes al-Manṣūra et al-Hilaliya⁽⁵⁾, atteignit al-Anbasa al-Yanisiya⁽⁶⁾ qu'il épargna par égard pour les faqih Ruslān et 'Uthmān⁽⁷⁾. Les gens livrèrent un léger combat, puis Shāwar et Shirkūh avancèrent vers Bāb Sa'āda, Bāb al-Qanṭara et la maison de l'émir Djibril⁽⁸⁾, et incendièrent celle d'Ibn Dallāl⁽⁹⁾, d'où le feu gagna la Loulou'a⁽¹⁰⁾.

Alors se livra la grande et fameuse bataille entre les deux partis où furent tués des deux côtés des foules dont Dieu seul connaît le nombre. Et lorsqu'il fit nuit les chefs de l'infanterie des Rihāniya dirent « Nous combattons sans l'armée qui nous jette en avant sans sortir elle-même : si nous sommes vainqueurs, que leur en coûtera-t-il ? et si nous sommes vaincus ils seront saufs ; nous avons déjà de grosses pertes. » Et il fut convenu qu'ils iraient demander l'aman à Shāwar. On dit aussi que ce dernier chaque nuit envoyait leur faire des promesses et les corrompre. Et l'on dit encore que le Calife, lorsqu'il vit la chance quitter Dirghām et se rendit compte qu'il ne gagnerait pas et que les Turcs l'emporteraient sur lui, envoya l'ordre aux armées de ne pas tirer une flèche. Alors les piétons allèrent se rendre à Shāwar qui les traita avec honneur et en tira joie et confiance. La population du Caire fut frappée de

⁽¹⁾ Au Vieux-Caire.

⁽²⁾ M'est inconnue.

⁽³⁾ Inconnus.

⁽⁴⁾ Quartier en bordure de Bāb Zuwayla.

⁽⁵⁾ Lecture douteuse mais confirmée par

Maqrīzī.

⁽⁶⁾ La seconde forme est celle de Maqrīzī.

⁽⁷⁾ Ces personnages me sont inconnus.

⁽⁸⁾ Inconnu.

⁽⁹⁾ Inconnu.

⁽¹⁰⁾ Inconnue.

découragement, son zèle se refroidit, et l'on vit refluer tous ceux qui brûlaient de se rendre chez Shāwar, et qui abandonnaient leurs chevaux. L'armée cairote et Dirghām sortirent, mais sans dépasser Karām al-Fuṣūl, allant seulement de porte en porte. Il y avait pourtant parmi eux des cavaliers réputés pour leur valeur guerrière, tels que le frère de Dirghām, Mulham, Ibn Faradj-Allah, Ḥāzim b. abi'l-Khalil, etc. ⁽¹⁾, qui harcelaient ceux qui les harcelaient. Mais aux appels de Dirghām à toutes les provinces n'avaient répondu que Talha et Dja'far ⁽²⁾, avec trois cents cavaliers, qui étaient pleins d'ardeur au combat, mais qui, décimés par les archers turcs de Shāwar, retournèrent chez eux à bout de force.

Devant la gravité de la situation Dirghām fit sonner les trompettes et frapper les tambours sur les remparts pour rassembler tout le monde, mais nul ne sortit, nul ne vint au rassemblement, tous au contraire s'enfuyaient. Dirghām crut que les soldats étaient avec son frère, il y envoya voir, et l'on y trouva en tout quarante cavaliers de la population et des émirs, et tous assis dans leurs maisons. Alors Dirghām se rendit à la Porte d'Or entouré de cinq cents cavaliers, et s'arrêta sous le belvédère ⁽³⁾, demandant que le Calife le fît ouvrir selon l'usage et le conseillât sur ce qu'il convenait de faire : c'était en effet l'habitude que le Calife donnât de ce belvédère ses ordres et ses interdictions, et promît des secours ou s'opposât au combat. Shāwar le sut tout de suite et ordonna à son fils Sulaīmān al-Ṭārī d'entrer par Bāb al-Qantara ⁽⁴⁾, en se contentant d'en prendre possession sans la dépasser d'un pas. Cependant Dirghām attendait, puis il cria : « Je voudrais que le Calife me parle, que je puisse lui demander ce que je dois faire ». Et nul ne répondit. Et Dirghām cria : « Maître, parle-moi, Maître, montre-moi ton visage dans cette adversité, Maître, au nom sacré de tes ancêtres, de par Dieu ». Et il pleurait, sans que nul lui répondît. Le soleil baissait, on approchait de la tombée de la nuit, il était plus de cinq heures, Dirghām fit signe à un esclave et lui dit de courir à la Qaṣba et de crier qu'il n'y avait plus contre Shāwar d'autre salut que les chevaux (?), puisque les Rīhāniya avaient tué beaucoup de Turcs de Shāwar. Lorsque les gens eurent entendu ce cri, tous prirent leur cheval et refluèrent vers Le Caire, et les chevaux et les hommes se pressaient affolés de tous côtés par les quartiers et les rues comme une énorme inondation. Et quand, arrivés auprès de Dirghām, ils le virent dans cette position, avec le belvédère qui ne s'ouvrait

⁽¹⁾ Inconnus.

⁽³⁾ Du Palais Califal.

⁽²⁾ Sont-ce des personnages réels ou un dicton ?

⁽⁴⁾ *Khīṭāṭ* I, 24.

pas, le Calife qui ne lui disait mot, tous ceux qui étaient accourus repartirent, sombres, disant que c'était une tromperie, que la victoire était à Shāwar ; et Dirghām resta ainsi jusqu'à 9 heures. Il ne restait plus alors avec lui que trente cavaliers, et il désespéra de la vie.

Cependant Shāwar faisait demander à al-Ādīd l'autorisation d'entrer au Caire, qui lui fut accordée. Il envoya alors à son fils l'ordre d'entrer dans la ville, ce qu'il fit. Dirghām entendit alors des éclats de trompettes formidables, comme on en avait jamais entendu, provenant des Turcs du fils de Shāwar du côté des marchands de paille ⁽¹⁾. Il s'enquit, et on lui dit qu'al-Tārī, le fils de Shāwar, donnait l'assaut contre lui ; alors il s'enfuit droit devant lui vers Bāb Zuwaīla. Les gens s'aperçurent de sa fuite, et enlevèrent des munitions à ses hommes, poussant des vociférations contre lui et méritant bien le nom de traîtres, puisqu'ils se réjouissaient dans les épreuves, se félicitaient du mal d'autrui, et le jalouisaient dans la chance. Tantôt on appelait sur lui la bénédiction sans raison, tantôt on le maudissait, et les frères de celui dont durait la chance. Lorsque Dirghām eut franchi Bāb Zuwaīla, avec les gens criant et l'insultant, un Syrien le rattrappa, et Dirghām lui demanda de l'amener à Shirkūh, lui promettant ce qu'il désirait. Mais le Syrien n'accepta pas, lui porta un coup de lance, le jeta à terre, descendit de cheval, et lui coupa la tête, près du mashhad de Sayyida Nafīsa bint Ḥasan b. Zaïd b. Ḥasan b. 'Ali b. abī Ṭālib ⁽²⁾, à la fin de djumādā second ⁽³⁾. On dit aussi que Muḥāmmad à la fin s'enfuit du côté de la mosquée du Figuier, et que là il fut tué par un Turc qui lui enleva ses armes, puis trouvé par un autre homme qui lui coupa la tête et l'apporta à Shāwar ; celui-ci la fit placer au bout d'une lance et promener publiquement ⁽⁴⁾. On dit d'autre part du Syrien qui apporta la tête de Dirghām à Shirkūh, qu'il lui raconta la rencontre, et que Shirkūh,

⁽¹⁾ *Khīṭāt* I, 468.

⁽²⁾ Tombeau fameux, à Fusṭāṭ, sur lequel voir *Khīṭāt* II, 440-442.

⁽³⁾ Je continue le texte d'Ibn al-Furāt, parce que, jusqu'à la fin de ce chapitre, il est certain, en raison de la continuité du récit et du parallélisme avec le résumé de Maqrīzī, qu'Ibn al-Furāt a encore notre source sous les yeux. Mais il y mélange maintenant d'autres emprunts, en partie à Ibn abī Ṭayyī, sans parler de Shaffī, dont les limites, contraire-

ment aux habitudes de notre auteur, sont parfois difficiles à préciser.

⁽⁴⁾ Tout ceci, depuis la fin de la citation de Shaffī, repose essentiellement, sinon exclusivement, sur Ibn abī Ṭayyī, sans que l'absence d'un ou deux menus détails dans les passages parallèles d'Abu Shāma empruntés à Ibn abī Ṭayyī soit une objection, puisqu'il dit qu'il le résume. La suite est apparemment de nouveau empruntée à notre source.

péniblement affecté, le frappa violemment, jusqu'à ce que Shāwar eût intercédé en sa faveur. La dépouille de Dirghām resta deux jours gisant à terre, puis on l'enterra à al-Qarāfa⁽¹⁾.

Et regarde combien de façon suggestive se ressemblent ces actions : le fils de Shāwar fut tué le vendredi 21 ramadhān 558 et lui-même le 22 ramadhān, et avec lui son cousin Ḥassān ; et Dirghām tua Ibn Shāhinshāh Ibn ‘Aīn al-Zamān et Ḵasad al-Ghāwī, et l'on dit que la mère de ‘Aīn al-Zamān vint trouver Dirghām et lui dit : « Tu as brûlé mon cœur avec mon fils, Dieu ne me fasse pas mourir avant que ta mère ait versé autant de larmes qu'il m'en a fait verser, et que mon cœur en soit refroidi et le sien brûlé ». Et ainsi en fut-il, Dirghām et son frère furent tués, ce vendredi, et Dieu brûla le cœur de leur mère.

Lorsque Shāwar avait quitté Le Caire et était allé à Damas, son fils Shudjā‘ dit a al-Kāmil, ses gendres et son frère étaient revenus en Egypte et avaient demandé l'aman à Dirghām par l'entremise de son frère Humām. Le premier vizirat de Shāwar avait duré neuf mois, et celui de Dirghām dura de même neuf mois. Dirghām était un des plus nobles émirs et des plus distingués cavaliers, il excellait au jeu de polo, au tir de la flèche et du javelot, il calligraphiait comme Ibn Muqla, et versifiait de remarquables *muwashshah*.

⁽¹⁾ La suite, installation de Shirkūh et Shāwar etc., repose fondamentalement sur Ibn abī Tayyī; s'il y a quelques emprunts à notre source, en tous cas non avoués, ils ne peuvent être qu'exceptionnels; sans doute, après la mort de Dirghām, patron de l'auteur, n'avait-elle plus d'intérêt, et il n'est même

pas sûr qu'elle dépassait la venue de Shirkūh et s'étendait à son séjour.

En 192 r° Ibn al-Furāt rétrospectivement signale que Dirghām avait appelé les Francs à son secours contre Shāwar; le roi franc aurait répondu qu'il attendait une demande du Calife, les vizirs étant trop instables.

ورأيت في جزء (?) لطيف سماء مؤلفه أخبار الدولة المصرية وما جرى بين الملوك والخلفاء من الفتن والمحروب من أيام الأمر إلى أيام شيركوه ولم يذكر اسم مؤلفه فنقلت منه أن الصالح بن رزيك وزير الديار المصرية كان قد قرر للفرنج مالا يحمل إليهم في كل سنة من جواري المستجدين ومن ولايات الأمراء وغيرهم وكان مقداره ثلاثة وثلاثين ألف دينار في كل سنة فلما مات طلائع وولي الوزارة بعده ولده العادل رزيك وزنעה شاور من الوزارة وتمكن منها حمل من الأموال التي كانت لطلائع ابن رزيك ولولده ما يزيد عن الخمسين ألف دينار وحصل لأولاده وهم طي الكامل مال عظيم وآلات وكراع وسلاح والطاري كان في المنزلة عظيماً وكان أيضاً ماله عظيم وحصل لهم في ولايتم من الأموال ما لم يحصل لأحد قبلهم وكان شاور كلما يحصل له في أيام ولايته من المال لا يترك في داره منه الدرهم الفرد بل يودعه عند العربان ويقضي حوالهم ويدبر أمورهم وكانت العربان قد كثرت أموالها حتى قيل عنهم أنهم كانوا يكيلوه بالقدهح ويتحدثون أن فلان له قد حدين وفلان له ثلاثة أقداح وفلان له كذا وكذا || وكان العربان في وزارته لا يغارون بباب الفتوح وباب النصر وولي أحد إخوته الشرقية والآخر الغربية واستقر له الملك ودانت له الدنيا واستولى العربان في تلك السنة على غلة الحوف ونهبها وطمعوا في المقطعين فلم ينكر عليهم الوزير شاور لأنه كان في نفسه أن يجعلهم له رداً وعدة كما جعلهم الوزير رضوان قبله وكان شاور من جملة أمراء الوزير رضوان وحفظ تلك الصورة التي كان رضوان يفعلها وتوصلت رسائل الفرنج يطلبون العادة من الوزير شاور فلما كان شهر رمضان من سنة ٥٥٨ وقد مضى من وزارته ثمان شهور وأيام أغري شاور ولده طي بالعادل رزيك بن الصالح طلائع وكان شيء أوقعه الله في قلوبهم من الحوف ونسحوا أن رزيك برد القيد وأراد المروب وأن أخاه غمز عليه فدخل طي إلى رزيك فقتله ووقع في قلب شاور الحوف من ضراغام أخوه ملهم صاحب بابه وتكافثوا في ذلك إلى أن استحلف شاور ضراغام أنه لا يغدره ولا يخون ولا يماليه وكان شاور لهم أن يقبض على ضراغام فبات في دار السلطان فلما أصبح ركب إلى داره وجمع غلمانه وأرسل إلى ابن شاهنشاه وأسد الغاوي وعين الزمان وكان قد وصل من الحجاز بعد قتل طلائع والخلوص واجتمعوا هم وأصحابهم وصبيان البرقية فصاروا في عسكر كثير وضراغام معهم فتخيل شاور وحقق ظنه ولم يشك أنهم جاءوا للقبض عليه فلم يكذب الخبر حتى خرج من باب النصر كأنه كان متاهياً لذلك ومعه ولده الكامل والطاري وحمل معه ما قدر

١٨٥^{٢٠} عليه من المال ثم قتل ولده || الكامل طي بين القصرين وأقامته جثته يومين ملقتاً وكذلك ابن أخيه ورجل يسمى حسان كان عنده بمنزلة الولد فقتل أيضاً ونهبت دار شاور ودور أولاده ودور أصهاره وانسل من الملك كأنه لم يكن (٢١) وذهب جميع ما حصل لهم من آل رزيك وسار شاور فوصل إلى أعمال الناقوسية فأقام عند بني منظور وغيرهم ولم يرسل إليه ضراغم أحد (٢٢) وكانت وزارته حينئذ تسع شهور.

ووزر ضراغم واخلع عليه وثبتت قاعدته فلم يشعر إلا والفرنج قد توجهوا إلى ديار مصر وبلغه أنهم قد وصلوا السديد فأخرج أخاه همام وكان شجاعاً ووصل إلى الفرنج والتقي معهم وصبر وهمهم وقتل خلقاً من الفرنج وزحف الملائين إلى حصن بلبيس وملوكوا بعض السور فردهم عنه همام وبنوا كنانة وأما العسكر فان أكثره طلب الحوف بحكم أن العريان كانت يحول بينهم وبين القاهرة وكل من ظفرونه قالوا منهزم قتلوا وأخذوا ما معه والذي طلب الحوف من العسكر حلّ بهم من فلاحين البلاد أشد مما حصل من العرب وقتل خلق كثير وعاد العسكر خاسرين بهذه السبب وعاد الفرنج إلى الشام وكان شاور فيما بين بلبيس والقاهرة من الشرق بالعرب الذين كانوا معه لم يكن مع العسكر ولا مع الفرنج بل انه ربما كان مع المسلمين ونفعهم وكان خبره قد وصل إلى الفرنج بأن السلطان يحول بينكم وبين القاهرة ورحل الفرنج عن بلبيس وعادوا إلى الشام من أسروه من المسلمين ١٨٦^{٢٣} وفيهم أحد أمراً وهو القطوري وكان من أكابر الدولة . || لما عاد همام أخي الوزير ضراغم إلى القاهرة بعد رحيل الفرنج كان هو وأخوه ضراغم متفقان كأنهما شركاً في الوزارة كل منهما يوقع ويقطع ويصل ويقطع ومهما فعله هذا أمضاه هذا ولم تحصل لضراغم في وزارته من المال شيء لأن المال الذي كان يحصل للوزرا ينهب ويتلف ويؤخذ فجعل هو كلّ ما يحصل له يتلفه ويوبه وينعم به ولا يدخل منه شيء ويصانع به الأمرا عن نفسه لأنه كان لا يطمع بالوزارة فكان استجلب قلوب الناس إليه بكل ممكن . وكان قد ولّى مرتفع الخلاوص ثغر الاسكندرية وكان قد اسْهَازَت نفسه منه ومن رفقته ابن شاهنشاه وكان أكبرهم وأجلهم وعين الزمان وأسد الغاوي (٢٤) وابن الزبد وذكر أنه دبر من يقفر على الخلاوص في الاسكندرية وأن مرتفع الخلاوص ظفر بالقوم الذين بعثهم ضراغم وقرّرهم فأقرّوا وكان في نفس كل واحد من هولاء الأمراء المذكورين أنه أحق بالوزارة من ضراغم لأنّه كان أقربهم لم يذكر فقط كما ذكروا فحسنت لمرتفع الخلاوص نفسه أن جمع غلمانه ومن معه من القبائل وكان مرتفع الخلاوص قد أحسن أن أهل الاسكندرية عقّب ما كان جرى بينهم وبين وال كان عندهم يعرف بابن الحاجب وقيامهم عليه وقتل غلمانه وكتابه ونهب داره وجميع ما كان معه لما

عاملهم بالسيرة القبيحة وسار الأمير مرتفع الخلواص وخرج من الاسكندرية ووصلت الأخبار بذلك إلى الوزير ضرغام فما تكلم حتى قبض على أسد الغاوی وابن شاهنشاه وابن عین الزمان ثم سير أخوه الأمير همام بالعسكر ليلقوا مرتفع الخلواص وبعد خروج العسكر من القاهرة بطش الوزير ضرغام بأسد الغاوی وابن شاهنشاه وابن عین الزمان وقتلهم || ورمى 186^{٧٠} جثثهم خارج الطريق فلما أصبح الناس ورأوا القتلى أشاعوا ذلك وسارت به الأخبار ووصل خبرهم إلى الأمير مرتفع الخلواص فبطلت مضاربه لأنه كان بلا شك وعدوه الجماعة قبل خروجه من الاسكندرية بالنصرة فسبقهم الوزير ضرغام وقتلهم وقبل وصول العسكر وهمام إلى البحيرة والتعدية تغلّل جميع الأماء مرتفع الخلواص لما بلغهم قتل الاما وخروج العسكر إلى الامير مرتفع الخلواص ولما رأى العريان تغلّل أصحاب الأمير مرتفع الخلواص وصار في طائفه يسيرة طمعوا فيه وقبضوا عليه من سنبس وينصحوا به إلى الأمير همام بعد قبض همام على قوم كانوا معه في العسكر منهم ابن الزبد وعاد الأمير همام بالعسكر وقد ظفر بالأمير مرتفع الخلواص معه أسير فلما وصل على القاهرة فرح أخوه الوزير ضرغام وبادر بمرتفع الخلواص وضرب رقبته خارج باب زويلة وصلبه . وأقام الوزير ضرغام واخوته على ما ذكرنا .

ورسل الفرج يتردد في طلب مال المدنة وهو يدافع عنها ويعيق الرسل وتارة يقول لهم ما عندي إلا السيف ولا أهادن وتارة يقول أهادن حتى وقعت طيور طيرها أخوه حسام من بليس وكان والي الشرقية وكان يُظلم الأمة قبل وزارة أخيه ضرغام وفي حال الوزارة أشد وكان بقية اخوته أصلح منه في ذلك فلما قرأ الوزير ضرغام ما في تطايق الطيور وجدها تتضمن وصول الوزير شاور والأمير أسد الدين شيركوه التركي إلى الكراء ومعهما من الأتراك خلق كثير فانزعج الوزير ضرغام وتأهّب لتسير العسكرية || وأصبح الناس يوم التاسع والعشرين 187^{٥٩} من جمادي الأولى سنة هذه السنة وقد شاع ذلك بينهم فخافت أنفسهم وابتلونوا سلوا من مكان إلى مكان على عادتهم ويخصلوا الماء الحالو(؟) والأقوات والأحطاب ووقع على الناس الخوف وتوجه الأمير همام بالعسكر في أول جمادي الآخرة سنة تسع وخمسين هذه السنة وخرج معه من العسكرية مقدار ستة ألف فارس وأكثر بالخيول المسوّمة والدروع المشّنة (؟) والسلاح الذي يعجز عنه سائر الدول ورأى الناس ذلك العسكر ومسارعهم وخروجهم بتصدور منشرحة وآمال منفسحة فظنوا أنهم منصورين لأنهم رأوا عسكراً لم يُر مثله ووصل العسكر إلى بليس يوم الأحد ثاني جمادي الآخرة المذكور ووصل الوزير شاور والأمير شيركوه بالعسكر الشامية يوم الاثنين ثالث جمادي الآخرة المذكور والتقوا يوم الثلاثاء رابع جمادي

الآخرة المذكور . فسمع بعض الترك من عسكر الشام يقول والله لقد ايسنا من الحياة لما رأينا من كثرة العساكر قوم ركاب ونحن رجاله وقوم لبس ونحن عراة ومستريحين ونحن تعبانين وجيع وعطاش وقد وقف أكثرنا وماتت خيولنا وفيينا من مات بربونه وفيينا من ورمت رجليه ونحن على حال منادية (؟) وقد لمنا شاور وقلنا له يا رجل أنت تقول ان سلطانك أرسل إليك يستدعوك وأن جند مصر ما يقاتلكو وهم راضون بك وبوصولك ورميتك في هذه المصيبة التي فعلت بنا فقال اثبتوا فالنصر من عند الله وكذا كان فلما رجعوا إلينا طلعننا على ربوة وأشرفنا منهم على جوف عظيم لكثتهم . فلما التقى الفارقان حمل الأمير ناصر الدين همام والأمير فخر الدين حسام أخوي الوزير ضرغام في عسكر الأمير شيركوه والوزير شاور وجراح الأمير همام من الجانب بعد أن لحقه جراح من السهام والتفت || يطلب معه أحد من العساكر فلم يجده وسبب ذلك أن ميسرة عسكر الأمير همام كان فيها العرب فلما رأوا النشابة انهزموا وأنهزم العساكر بهزيمتهم وعاد جميعه إلى بليس وعسكر شاور في أعقابهم ودخلوا جميعهم من باب الشام والترك في اثرهم فأسرروا منهم جماعة وأخذوا جميع ما معهم من الزمول والخيول والسلاح والآلات والعدد ولم يفلت منهم إلا الأمير همام فانه وصل إلى القاهرة سهر يوم الأربعاء خامس جمادي الآخرة المذكور مجريح ومعه سهام لم تخرج وهو على الخنق قضية وأما أخوه الأمير فخر الدين حسام فانه اختفى في بليس في مكان دل عليه بعض الكنانية لما كانوا يلقون من ظلمه فهذه عاقبة الظلم فأسر قتيل وحمل مع الوزير شاور ثم شاور وشيركوه (و) وصلوا إلى القاهرة بكرة يوم الخميس السادس من جمادي الآخرة المذكور ونزلوا عند التاج بظاهر القاهرة المحرودة وكان شاور قد أرسل بعض الترك إلى منية الشيرج ليحفظ من بها من الجند لا يوذوه (كذا) وكان العساكر قد انبث في الاملاك والمنية يريلدوا ما يأكلوا ويعلفوا عليهم وكان الوزير ضرغام قد كاتب سائر الأعمال يستغفهم ويستدعيهم ويخبرهم الخبر وكان الناس قد خافوا من الترك خوفاً عظيماً وقالوا غرباً لا نأمن أن يحدثوا حادثاً لا نعرفها ولا لأحد بأخلاقهم طاقة فلما وصل الوزير شاور بمن معه من العساكر ونزل على الخرقانية وما يليها ضم الوزير ضرغام جميع الرجال والريحانية والجيوشية وغيرهم إلى داخل القاهرة فلما نزل شاور بمن معه من الجيوش على التاج بظاهر القاهرة أقام أياماً حتى استراح من كان معه وإن كانوا قد استراحوا وحصل لهم من وقعة بليس من الخيول والآلات والأسلحة || ما استغفروا به وطمعوا وتعلقت آمالهم في جميعهم الوزير شاور واستحلفهم وأخذ عليهم العهود والمواثيق وأتمهم لا يغدوه ولا يسلموه ولا ينهزوا إلا عن غلبة وأن يكونوا عوناً له ونصرة وكانت طواله أبداً من العربان يطارد عسكر الوزير ضرغام في أرض

الطلالة فلما وقع الطراد ظن أهل المنية أن عسكر القاهرة فيهم قوة ولم نصرة فعطفوا على عسكر شاور وقتلوا الترك فأمر الوزير شاور بنبب منية الشيرج فهبت وحل بأهلها أشد النكال وأقام شاور بن معه من العربان يطارد بعض عسكر ضرغام في أرض الطلالة ويخرج العسكر فلا يتعدا كرم الفضول وتوجه الأمير شاور بن معه إلى القاهرة من ناحية المقسم فخرج إليهم عسكر الوزير ضرغام وحملوا عليهم حملة واحدة فهزموهم هزيمة عظيمة ففرح الوزير ضرغام بذلك فرحاً عظياً وأحضر قاضي القضاة وقال له تحمل جميع ما في المودع من الأموال فقال يا مولانا هذه أموال الأيتام كيف يمكن فحال الأمر أشد من ذلك فحملها فلما علم الناس أن ضرغام أخذ أموال الأيتام علموا ضعفه وعلموا أنه هالك من عدة وجوه أولها أخذ أموال الأيتام والثاني قتل من لم يذنب والثالث الإيمان الحانث ثم أن الوزير شاور رحل وطلب بركة الجيش وتقدم إلى مسجد سعد الدولة ثم قصد الرصد وما يليه وملك مصر وأقام بها أياماً ولم يكن لوزير ضرغام ولا من معه منعة يرده وجعل يركب في مصر ويطمئن أهلها وينع الأتراك عن أديتهم وكان ضرغام والعسكر قد تواعدوا أهل مصر وقالوا إن ظفرنا بشاور لنحرقون مصر بما فيها لأنكم || مكتنموا من دخولها وبايتموا وشاريتموا فقالوا لهم 188^{٧٠} أنتم أرباب السيف وفيكم الخليفة والسلطان والعساكر ولو منعتموا ما وصل إلينا لما عجزتم عنه استولى على البلد واستعانا إلى الله تعالى وسائله كفایة شرهم . ثم أن شاور أقام بعد ذلك أياماً وتزل إلى اللوق وطارد خيل الوزير ضرغام وخلت المنصورة والهلاكية وتقدم إلى الانسية فسلك عنيهم رعاية للفقيه رسلان وعثمان وقاتل الناس قتالاً خفيفاً ثم تقدم هو والأمير شيركوه إلى باب سعادة وباب القنطرة ودار الأمير جبريل وأوقعوا النار في دار ابن دلال ووصلت النار إلى المؤلأة وكانت وقعة عظيمة مشهورة بين الفارقين قتل من العسكيرين خلق لا يعلم عددهم إلا الله عز وجل وخرجوا فلما كان الليل اجتمع المقدمون من الرجال الرياحانية وقلوا نحن نقاتل دون عسكر مصر يلقو بنا ولا يخرجون فان كانت الغلبة لنا أي شيء جرا عليهم وإن كانت علينا كانوا سالمين وقد في منا رجال كثير وتقرر أن يخرجوا إلى شاور ويستامنوا معه وقد قيل أن الوزير شاور كان يُرسل إليهم كل ليلة ويعدهم ويستقصدهم .

وقيل أن الخليفة لما رأى الوزير ضرغام وقد ولت عنه السعادة وعلم أنه لا يفاج وقوي عليه الترك أرسل إلى الرُّمَاء وقال لا يُرمي أحد منكم بسهم واحد ولما أصبح خرج الرجل (كندا) إلى الوزير شاور وسلموا أنفسهم إليه فأكرمهم وفرح وقويت نفسه ووقيت على أهل القاهرة خدمة وبردت نياتهم ورجع كل من كان يلتهب على الخروج وجلاوا عن الحيل وخرج العسكر والوزير ضرغام ولم يتعدا أحد كرم الفضول ولم يزالوا يترددون من باب

إلى باب وكان فيهم فرسان مشهرين بالحرب مثل ملهم أخو الوزير وابن فرج الله وحازم ابن أبي الخليل وجماعة وكانوا يطاردون من يطاردهم وكان ضرغام لما كتب يستنفر الناس لم يصل إليه من سائر النواحي || سوى طلحة وعمر وصلوا في ثلاثة فارس وكانوا يصطدوا 189^م الطراد والحرب فأهلكهم الترك أصحاب شاور بالشاب وعادوا إلى أهاليهم خاسرين . وما رأى الوزير ضرغام هذا الأمر وشده أمر بضرب البوقات والطبول على الأسوار لاجتماع الناس فلم يخرج أحد ولم يجتمع أحد وتفشل الناس وكان يظن أن الجندي عند أخيه فبعث ينظر من عنده فلم يجد سوى أربعين فارساً من الأهل والأمراء كلهما قد جلسوا في دورهم فعاد الوزير ضرغام إلى باب الذهب وحوله خمسة فارس فوقف تحت الطاق وطلب الخليفة أن يفتح الطاق على جاري عادته ويكلمه ويشير إليه بما يفعل وكانت هذه عادة الخليفة مصر يأمر وينهي من الطاق ويعد بالنصر أو يمنع من القتال في الحال بلغ شاور ذلك فأمر ولده سليمان الطاري أن يدخل من باب القنطرة ولا يتعدا خطوة واحدة بل يملك الباب ويقف فلما طال على الوزير ضرغام الأمر نادى أريد أمير المؤمنين يكلمني لأسأله عن ما أفعل فلم يجده أحد فصاح يا مولانا كلامي يا مولانا أرنى وجهك الكهم يا مولانا بحرمة أجدادك على الله وهو يسكي فلم يجده أحد فقرب الشمس وتنقل إلى ناحية الظل حتى انقضى من النهار خمس ساعات أوصى إلى أحد غلمانه وقال له اركض في القصبة وصح ما كانت إلا مكيدة على شاور وقد قتل الريحانية جماعة من الترك أصحاب شاور فلما سمع الناس ذلك أخذوا خيلهم وعادوا إلى القاهرة وكانت الخيل والرجال يهرون من كل جانب من الحرارات والأزقة مثل السيل العظيم فلما وصلوا ورأوا الوزير ضرغام على تلك الحالة والطاق لم يفتح والخليفة لم يكلمه بكلمة واحدة عاد كل من أسرع كالحين يقولون ارجعوا فهـي كذابة 189^ن والغيبة لشاور فـي الوزير ضرغام || على حاله إلى التاسعة من النهار ولم يبق معه سوى ثلاثة فارساً فـأيس من الحياة وراسل الوزير شاور العاضد بالله في اصلاح الحال وأن يـأذن له في الدخول إلى القاهرة فأـذن له فأرسـل شاور إلى ولده أن يدخل القاهرة ودخل وسمع الوزير ضرغام صوت بوق عظيم لم يسمع مثلـه من أبواب الترك أصحاب ولد شاور فإذا به من ناحية التبانـن فـسألـوا له الطاري بن شاور قد زحفـ إلىـ فـذهبـ علىـ وجهـ منهـماـ وـطلبـ بـبابـ زـوـيلـةـ وـيـحقـقـ النـاسـ هـزـيـمـتـهـ فـتـخـطـفـواـ مـنـ كـانـ مـعـهـ بـعـضـ العـدـ وـعـطـعـطـواـ عـلـيـهـ وـلـأـجـلـ هـذـاـ سـمـواـ الـنـافـقـينـ يـفـرـحـونـ بـالـمـصـائـبـ وـيـشـمـتوـنـ وـيـحـسـدـونـ عـلـيـ النـعـيمـ وـتـارـةـ يـدـعـونـ لـلـأـمـيرـ بـغـيرـ سـبـبـ وـتـارـةـ يـدـعـونـ عـلـيـهـ وـأـخـوـانـ مـنـ دـامـتـ لـهـ النـعـمـ وـلـمـ خـرـجـ ضـرـغـامـ مـنـ بـابـ زـوـيلـةـ وـالـعـامـةـ تـلـعـنـهـ وـتـصـيـعـ عـلـيـهـ فـالـتـحـقـهـ رـجـلـ مـنـ أـهـلـ الشـامـ فـقـالـ لـهـ ضـرـغـامـ أـوـصـلـنـيـ إـلـيـ الـأـمـيرـ

أسد الدين شيركوه ولد ^{هـ} مناك فلم يقبل منه وحمل عليه وطنه فأرداه ونزل إليه فاجترأ رأسه عند مشهد السيدة نفيسة بنت الحسن بن زيد بن الحسن بن على بن أبي طالب رضي الله عنهم في سلخ جمادي الآخرة وقيل في سلخ جمادي الأولى من هذه السنة وقيل قتل ضرغام عند ركن بستان عباس قبالة الجامع الطولوني قتله ابن عرب ومضى برأسه إلى شاور فأمر أن يطاف به القاهرة ويعود بالله من يحول الحال إلى الشر وقيل خرج ضرغام من القاهرة بعد غلق أبواب القصر في وجهه حتى وصل إلى الجسر الأعظم فقتل هناك قتله غلام طي بن شاور . وقال القاضي ناصر الدين شافعى في تأليفه نظم للسلوك في تاريخ الخلفاء || والملوك أن الأمير ¹⁹⁰ أسد الدين شيركوه لما وصل إلى مصر وشاور في خدمته علم الضرغام أنه قد أحاط به فأقى قصر الخلافة ونادى يا مولانا فلم يجب ووردت إليه رقعة مكتوبة فيها خذ لنفسك وانج بها فخرج هارباً فأدركوه غلامان شاور وقتلوا معه أخويه . وقيل أن ملهم تم هارباً إلى مسجد التين فقتل عنده قتله بعض الترك وأخذ سلاحه من عليه فوجده بعض الناس مطروحاً قتيلاً فقطع رأسه وأقى به إلى شاور فأمر بها وجعلت على رمح وطافوا بها . وقيل قتل ناصر الدين أخا ضرغام عند بركة الفيل (وقتل أيضاً فارس المسلمين) . وقيل لما حمل الشامي رأس الوزير ضرغام إلى الأمير أسد الدين شيركوه واعلمه بما جرى بيته وبين ضرغام فصعب عليه فعله وأوجعه ضرباً وأراد قتله فشفع فيه الوزير شاور وبقي جسد ضرغام ملقى يومين ثم حمل ودفن بالقرافة فانظر أنها الحاضر القلب هذه الأعمال التي يشبه بعضها بعضاً قتل ابن شاور يوم الجمعة الحادى والعشرين من شهر رمضان سنة ٥٥٨ فقتل هو يوم الجمعة الثامن والعشرين من شهر رمضان الشهر المذكور وقتل معه حسان ابن عمه وقتل الوزير ضرغام ابن شاهنشاه وابن عين الزمان وأسد العارى فيقال أن أم عين الزمان خرجت وقالت يا ضرغام أحرقت قلبي على ابني لا أماتني الله ويدق أملك ماء أدقني ويبرد قلبي ويحرق قلبي وكذا كان قتلاه وأخوه يوم الجمعة وأحرق الله قلب أمهمما . وكان لما خرج شاور من القاهرة وتوجه إلى دمشق عاد ولده شجاع المنعوت بالكامل وأصحابه شاور وأخوه وطلبوه أمان من ضرغام على يدي همام وكانت وزارة شاور الأولى تسع شهور ووزارة ضرغام تسع شهور محررة . وكان ضرغام من أعيان الأمراء وأجلاء الفرسان وكان يجيد اللعب بالكرة ورمي السهام والرماح ويكتب كتابة ابن مقلة وينظم موشجات جيدة .